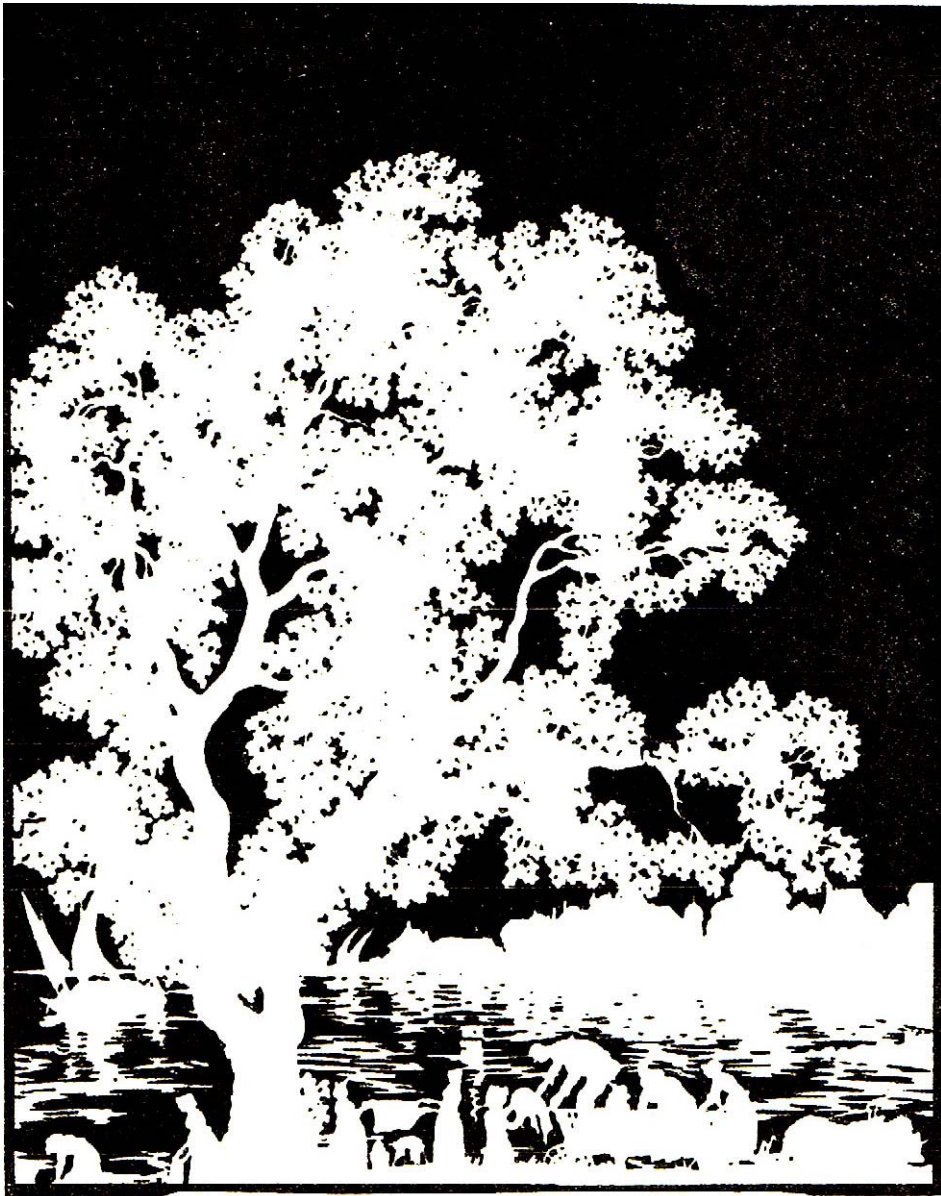


Claude Tillier

LES FLOTS AMIS DE MA RIVIERE
Vers 1840



Éditions Le Pèlerin

Introduction

La lettre écrite par Claude Tillier à ses proches, toute admirable qu'elle soit, objet de cette brochure dont elle donnera même le titre, n'occupera pas beaucoup de place en celle-ci. Prendra suite par contre, plus volumineux, la préface consacrée à « Mon oncle Benjamin » et à son auteur par Lucien Descaves. L'édition était de 1906, alors réédition de « Mon oncle Benjamin » faite à Paris, A. Bertout, 5 rue de l'Echaudé, et à Lausanne, A. Lapie, 5, rue de la Louve.

Il ne nous appartenait pas de refaire ici ce qui a été si bien dit. Préface qui, plus que de s'occuper exclusivement de la lettre présentée plus bas, introduit l'œuvre globale de Tillier, et surtout « Mon oncle Benjamin », ce chef-d'œuvre de la littérature française. Ouvrage pourtant très méprisé des hautes sphères culturelles qui seules décident de ce qui est bon ou ne l'est pas. Cet ostracisme déplaisant est bien propre à une cohorte d'intellectuels dont la qualité principale ne fut jamais l'ouverture et la clairvoyance. Encore moins la fantaisie.

Car « Mon oncle Benjamin », voilà un livre vivant, truculent, plein d'optimisme, qui vous redonnerait le goût de vivre pour le cas où vous l'auriez perdu. Où la terre est là, présente, où le sentiment a aussi sa part, mais où surtout le goût des nourritures terrestres est fort développé, chose essentielle en un pays de si hautes traditions gastronomiques qu'est la douce France. Douce, entendons-nous, à ses heures ! Car rien au final n'est plus tragique que l'histoire de ce vaste pays.

« Mon Oncle Benjamin » pourrait aisément être un livre de chevet. Que l'on prend et reprend pour s'en nourrir, pour s'en fortifier. Dans tous les cas une œuvre, si vous ne la connaissez encore pas, qu'il vous faut absolument découvrir. Elle vous ravira. Elle vous enchantera. Et en plus, comble du bonheur, elle vous fera passer un excellent moment.

Tel est notre souhait en reproduisant cette lettre et cette préface, car vous saurez immanquablement, après avoir lu ces quelques propos, vous procurez ce livre du tonnerre de Dieu !

Les flots amis de ma rivière

En ce moment je suis là, accoudé sur la fenêtre de mon atelier, contemplant cette belle vallée de la Nièvre qui s'emplit d'ombre et ressemble, avec sa forêt de peupliers, à un champ garni de gigantesques épis verts ; le soleil se couche derrière moi ; ses derniers rayons allument, comme un brasier, les ardoises du moulin ; ils illuminent la cime vacillante des peupliers et bordent de franges roses les petits nuages qui passent à l'horizon. Dans le lointain, les pâles fumées de Pont-Saint-Ours ondoient et s'en vont, emportées par le vent, comme une procession de blancs fantômes qui défile. La Nièvre, cette laborieuse naïade que les tanneurs forcent du matin au soir à laver leurs peaux, a fini sa journée ; elle se promène libre et tranquille entre ses roseaux et clapote doucement sous les racines des saules. A cette heure si belle et si douce, je sens à ma vieille lyre de poète une corde qui se réveille ; j'aimerais à décrire ces riants tableaux, et peut-être du fond de cette encre immonde, amènerais-je quelque paillette d'or au bec de ma plume ; mais hélas ! quand je voudrais peindre et chanter, il faut que j'écrive, que je martèle des phrases agressives

contre mes adversaires. Ce faisceau de flèches ébauchées qui et là sur ma table, il faut que je le garnisse de pointes. Quand mon âme s'emplit comme ce vallon de paix et de silence, il faut que j'y tienne la colère éveillée ; quand je voudrais pleurer peut-être, il faut que je rie.

Derrière cette verdure étrangère et cette traînée bleuâtre de collines que je ne connais pas, sont les premiers arbres qui m'ont abrité, les premières collines que j'ai foulées ; c'est de ce côté que s'envolent mes pensées, semblables à des pigeons qui, lâchés d'une terre lointaine, s'enfuient à tire-d'aile vers le colombier natal. C'est là que sont ma mère, mon frère, mes amis, tous ceux que j'aime et dont je suis aimé. Quelle destinée m'a donc éloigné de ces lieux ? Pourquoi ne suis-je point là avec ma femme et mes enfants ? Pourquoi ma vie ne s'y écoule-t-elle pas doucement et sans bruit, comme l'eau claire d'un ruisseau ? Hélas ! ce même soleil qui s'est levé sur mon berceau, il ne se couchera point sur ma tombe ! Maudits soient ces imprudents persécuteurs qui m'ont appris que j'avais une arme redoutable, en me forçant à me défendre. Loup féroce, c'est pourtant en léchant leur sang, que cet appétit du sang m'est venu ! Et que m'importe à moi que ce journal prêche et que cet évêque fasse le

journaliste ! Cruel pamphlet, laisse-moi un instant avec mes rêves. Ces oiseaux aux plumes blanches et roses, tu les effarouches des éclats stridents de ta plaisanterie. Laisse-moi passer et repasser la main sur leurs ailes, peut-être hélas ! ne reviendront-ils plus de sitôt ; et d'ailleurs, ces messieurs sont-ils si pressés qu'on les fustige ?

O mes amis, que faites-vous en ce moment ? Tandis que je suis là pensant à vous et entouré de vos chères images, vous entretenez-vous de moi sous vos tonnelles ? Voici l'heure où ma mère se repose à l'ombre de son petit jardin ; je suis bien sûr qu'elle rêve de moi en arrosant ses fleurs ; peut-être dit-elle mon nom à sa petite fille. O ma mère ! si je vous écris moins souvent, c'est ce dur métier de pamphlétaire qui en est la cause ; mais soyez tranquille, je n'attendrai pas pour vous revoir que l'hiver ait mis entre nous ses neiges. Quand ce ciel commencera à blanchir, que ces arbres se teindront de jaune, qu'un plus pâle sourire sera venu aux lèvres de l'automne, j'irai m'asseoir à votre foyer et rajeunir ma poitrine à cet air que vous respirez. Ces baux chemins où j'ai tant rêvé, tant fait de vers, perdus comme le chant des oiseaux dans l'espace, je veux me promener encore entre leurs grandes haies pleines déjà de

pourpre et d'or, et toutes brodées de clochettes blanches, et ce sera pour la dernière fois peut-être.

Je veux encore écouter les flots amis de ma rivière de Beuvron et les écouter longtemps. L'eau qui mord par le pied mon vieux saule de la petite Vaune, l'a-t-elle renversé ? A-t-il encore à ses racines beaucoup de mousse et de petites fleurs bleues ? Je veux encore passer une heure sous son ombre, contemplant tantôt ces noirs rubans d'hirondelles qui flottent dans les cieux, tantôt ces longues traînées de feuilles jaunes qui s'en vont tristement au courant de l'eau comme un convoi qui passe, et tantôt aussi ces pâles veilles, tant redoutées des jeunes filles, et qui sortent de terre semblables à la flamme de la lampe qu'il faudrait bientôt allumer. Ces images de deuil plaisent à mon âme ; elles la remplissent d'une tristesse douce et presque souriante. Je me représente l'année comme une femme phthisique qui, sortant d'une fête, dépouille lentement et une à une les parures dont elle était revêtue, et pour se coucher dans son cercueil. Mais, adieu ma mère ; adieu mon vieux Clamecy ; on m'appelle ; je me suis fait l'exécuteur des colères de la société, et il faut que ma tâche s'accomplisse.



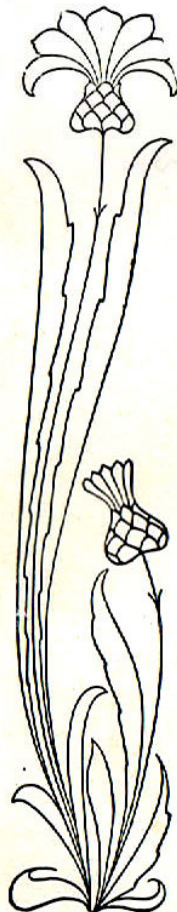
Claude Zillier



Mon Oncle Benjamin



Préface de Lucien Descaves



PARIS
A. BERTOUT
5, rue de l'Echaudé

LAUSANNE
A. LAPIE
5, rue de la Louve

1906

CLAUDE TILLIER

MON
Oncle Benjamin



PRÉFACE DE LUCIEN DESCAVES



PARIS
A. BERTOUT
5, rue de l'Echaudé

LAUSANNE
A. LAPIE
5, rue de la Louve

1906

CLAUDE TILLIER

L'Homme et l'Oeuvre.

Je me rappelle mon étonnement, un jour que je demandais à mon ami Auguste Reverdin, l'éminent chirurgien aussi apprécié en France qu'à Genève, quel était son livre de chevet et qu'il me répondit, sans hésitation :

— *Mon oncle Benjamin.*

— Comment, m'écriai-je, vous avez lu le chef d'œuvre de Claude Tillier ?

— Je l'ai lu et relu. J'ai fait mieux encore : de la propagande. *L'oncle Benjamin* est mon cadeau de prédilection. Je l'offre aux personnes à qui je veux témoigner mon estime, ma sympathie, ou simplement rendre une politesse. J'en ai toujours quelques exemplaires chez moi à cette intention. Cela vous surprend ?

Je crois bien que cela me surprenait ! Tillier, mort en 1844, était, hier encore, à peu près inconnu en France, à telles enseignes qu'un de mes camarades, passant dernièrement par Lyon et cherchant *Mon oncle Benjamin* à la Bibliothèque, où, par hasard, il le trouvait, en coupait lui-même les feuillets jusque-là respectés.

Le volume eut dû être partout et il n'était nulle part ! Il a fallu pour le faire lire par quelques milliers de personnes, l'invitation d'une demi-douzaine d'articles consacrés au pamphlétaire, à l'écrivain dont la République daignait reconnaître enfin le talent et les services, en envoyant un ministre inaugurer à Clamecy, le monument qu'une piété locale et tardive érigeait à la gloire de Tillier ⁽¹⁾. Mais du moins étions-nous les seuls à l'avoir mise sous le boisseau. L'étranger souriait de notre ignorance. Bien avant la guerre de 1870, l'Allemagne savourait *Mon oncle Benjamin*, grâce à l'excellente traduction de Pfau, et l'année dernière encore, il comptait plus de lecteurs en Suisse ⁽²⁾, en Belgique et en Amérique même, qu'il n'en eut jamais en France.

Aussi bien, n'en est-il pas de Tillier comme du comte de Gobineau, pour qui nous nous sommes tout à coup enflammés sur la foi des Allemands et de la *Gobineau-Vereinigung* ?

Mais on ne nous prend jamais au dépourvu et à l'accusation d'ingratitude quelques voix ont répondu que Gobineau était un grand homme de salons et Claude Tillier un grand homme de province.

Grand homme de province, c'est bientôt dit, lorsqu'il s'agit d'un auteur français presque classique... en Allemagne !

(1) Notons, pour être impartial, que la ville de Nevers a fait, en 1880, les honneurs de la place publique au buste de Tillier, et que le Conseil municipal de Paris, sur l'initiative de son vice-président, Jules Caumeau, compatriote de Tillier, a donné le nom de celui-ci à une rue du douzième arrondissement.

(2) Il existe, à notre connaissance, deux éditions de *Mon oncle Benjamin* pour la Suisse romande. La première, in-24, Lausanne, Imprimerie Larpin et Cœndoz. 1854 ; l'autre, in-12, Société littéraire (P. L. Davoine) Chaux-de-Fonds et Neuchâtel. 4^e édition, 1881. Celle-ci est précédée d'un avertissement non signé, dont l'auteur est Eugène Borel, avocat, colonel suisse et directeur de l'Union internationale des Postes, décédé en 1892.

Qu'a-t-il manqué à Tillier pour le devenir en son pays ?

Uniquement, peut-être, l'édition populaire à bon marché que nous présentons aujourd'hui au public. Aucun éditeur ne s'est trouvé pour l'entreprendre en France. Une édition de luxe, pour un petit nombre de bibliophiles, à la bonne heure⁽¹⁾ ! Ceux-ci coupant rarement les feuillets des livres, on ne risquait rien ; tandis que l'on risque toujours quelque chose à propager des idées subversives.

Là, sans doute, est la raison d'un ostracisme qu'on ne s'expliquerait guère sans cela, à moins de croire à une pérennité d'infortune qui s'étend, pour certains hommes, de leur destinée sur la terre à la postérité.

L'existence de Tillier fut triste et brève⁽²⁾. Elle pourrait se résumer en trois mots : instituteur, soldat, publiciste. Mais l'homme et l'écrivain, le talent et le caractère que nous rencontrons, valent la peine qu'on glane derrière eux assez d'épis pour faire une gerbe.

Voici donc la nôtre.

Fils d'un maître serrurier de Clamecy, c'est là que Tillier vient au monde, le 10 avril 1801. Il commence ses études au collège de Clamecy et les termine en 1820 au lycée de Bourges, où il est entré comme boursier de sa ville natale.

Bachelier ès-lettres, il se destine à l'enseignement et

(1) 2 vol. illustrés d'un portrait et de dessins de Sahib gravés par Prunaire. Préface de Monselet. Conquet 1881. Cette préface a été reproduite en tête d'une édition publiée par la librairie illustrée en 1886.

(2) Ses biographes sont : Bayle-Parent, 1845 ; Paul Cégrétin, 1880 ; Félix Pyat, en tête de l'édition des œuvres complètes, en 4 vol. Nevers 1846 ; enfin M. Marius Gérin, professeur au lycée de Nevers, qui a réuni en un volume ses Études sur Claude Tillier (Paris et Nevers, 1902) et prépare une édition critique des Pamphlets. Ce dernier est le biographe le plus complet, le plus fervent et le plus éclairé que l'on puisse consulter.

est nommé maître d'étude au collège de Soissons. Il le quitte bientôt pour aller à Paris faire le même office auprès d'un chef d'institution découvert à force de battre le pavé et d'essuyer des rebuffades.

« Je me rappelle encore, écrira-t-il plus tard, combien je me trouvais à plaindre quand, mon bouquet de rhétorique au côté, comme un domestique à la Saint-Jean, j'allais offrir mes services aux revendeurs de grec et de latin de la capitale. Combien j'en voulais à mon père de ne pas m'avoir fait une place à son établi. »

Il n'était pas appointé. L'établissement lui donnait la nourriture, le blanchissage et un lit au dortoir, entre ceux des élèves, moyennant qu'il les accompagnât à la promenade, surveillât leurs récréations et leur fît la classe. Sa famille lui allouait cinq francs par mois pour ses menus plaisirs, cinq francs, dit-il encore, « dissipés en brioches et en petits pains que je mangeais dans les rues, quand je sortais, car j'étais toujours tourmenté par la faim. »

Le son de cette cloche nous est familier. Dickens dans *David Copperfield*, Jules Vallès dans *l'Enfant* et Alphonse Daudet dans *Le Petit Chose*, nous l'ont fait entendre. Mais aucun d'entre eux n'a mieux exprimé que Tillier en quelques pages, la misère matérielle et morale du *pion*. Glas de l'adolescence, vous tinte toujours à l'oreille !

Poussé à bout par les cruelles moqueries d'une marmaille anglaise, Tillier s'empporte un jour à la corriger. On le congédie. Il passe encore l'hiver à Paris, puis le printemps et une partie de l'été. Il rôde, il est malheureux. La vie du pauvre n'a pas d'histoire. Il partage le cabinet meublé d'un camarade, boit de l'eau et reste

souvent couché pour vérifier la justesse de l'adage : qui dort dîne.

Une société prévoyante devrait au moins assurer le gîte aux indigents. Le vagabondage les expose à ne pas rassasier que leurs yeux des provisions dont les étales regorgent. La tentation est trop forte. Il n'y a pas que votre eau, fontaines, qui vienne à la bouche des nécessiteux...

Au mois d'août 1821, Tillier est de retour à Clamecy. Au commencement de l'année suivante, il tire au sort le numéro 1 et ne peut échapper à la conscription, la loi de 1818 sur l'instruction publique ne s'appliquant pas à l'instituteur privé qu'il est devenu.

Il rejoint donc à Périgueux le 8^e escadron du train d'artillerie dans lequel il est incorporé ; et quelques mois après, il part pour l'Espagne, en conséquence du Congrès de Vérone, où l'intervention de l'armée française avait été décidée⁽¹⁾.

Libéré du service militaire en 1827, avec le grade de fourrier et après avoir passé cinq ans sous les drapeaux, Tillier rentre dans ses foyers, ouvre une école privée et se marie. Il a quatre enfants. Deux seulement lui survécurent ; les deux autres moururent en bas âge.

Il faut vivre. Les leçons que donne Tillier aux enfants des autres doivent nourrir les siens. Un moment il accepte la direction de l'école d'enseignement mutuel, que lui offre le conseil municipal de Clamecy ; mais les tracasseries de celui-ci, jointes aux inconvénients d'une méthode que Tillier improuvait, l'engagent

(1) Tillier avait commencé un journal de cette campagne, journal dont le manuscrit égaré, puis retrouvé, a été publié en brochure avec introduction et notes, par M. Marius Gérin, Nevers, 1903.

à démissionner et à rouvrir son école privée, d'où l'enseignement mutuel est banni.

Une pareille indépendance d'esprit ne convient pas à la province. Que vient faire un coquelicot dans les blés ? Tache.

Tillier a, par surcroît, excité ses concitoyens contre lui en participant à la fondation d'une petite feuille locale : *L'Indépendant* ⁽¹⁾, dans laquelle il fait ses premières armes. Il y est plutôt turbulent que frondeur, plutôt vinaigrette que vinaigre. Il se contente de rire au nez de la bourgeoisie confirmée par une seconde révolution, celle de 1830, dans les avantages qu'elle a retirés de la première. Car elle n'a pas attendu le conseil de Guizot pour s'enrichir, ni les nasardes de Tillier pour trouver mauvais qu'on le lui reproche.

Mais ce n'est qu'un prélude à des jeux de plume moins innocents.

En 1840, Tillier publie dans un journal de Nevers, *l'Association* ⁽²⁾, le premier de ses Pamphlets et révèle une singulière aptitude à élargir les questions et à conclure du particulier au général. Un simple fait-divers, un ridicule, un abus, une injustice, élevés à la quatrième puissance de signes du temps, fournissent au polémiste le prétexte d'une critique sociale qui n'a besoin, pour dégonfler les plus gros ballons, que d'une piqure.

Aux mains de Tillier, la satire est moins un fouet qu'un fagot d'épines, comme si les gens auxquels il en cuira, député-roi de Clamecy, évêque, juge de paix,

(1) Treize numéros. Du 2 juin au 25 août 1831.

(2) Journal d'opposition démocratique, du 8 juillet 1840, au 14 mai 1843.

édiles, hobereaux, parvenus, ne valaient pas la peine qu'on se mît en nage pour les fustiger.

Tillier s'est rendu la place intenable. On lui passerait la férule du maître d'école, on ne lui passe pas celle du redresseur de torts. Il pourrait brutaliser à son aise les petits ; il ne s'en prend pas impunément aux grands. Depuis cinq ou six ans, il végète à Clamecy ; un à un ses élèves l'ont quitté, les fils de bourgeois, d'abord, les fils des commerçants ensuite, les fils du peuple les derniers, parce que le sort des pauvres, en province surtout, dépend des riches qui les emploient. Les belles dames de la ville n'ont-elles pas, un jour, jeté l'interdit sur l'école en y plantant le drapeau noir ?

Heureuse inspiration, au demeurant. Ce drapeau de la misère et de la faim, Tillier eut pu le déployer lui-même : c'était le sien.

Obligé de céder son école, Tillier n'a plus devant lui que des bouches à nourrir et qui murmurent : Donne-nous notre pain quotidien, père...

C'est alors que paraissent ses *Lettres au système électoral sur la réforme*. Elles le signalent à l'attention d'un autre pamphlétaire, haut placé, Cormenin.

L'heure est décisive. Tillier à quarante ans. Seul, peut-être n'hésiterait-il pas à précipiter vers Paris une ambition de plus. Mais, encore une fois, il a charge de famille. Il ne se reconnaît pas le droit de lâcher la pâture pour l'ombre, et la pâture, c'est, à Nevers, une collaboration prépondérante au journal *l'Association*, qui insère, depuis quelques temps, ses articles.

Départ pour Nevers. Sous l'impulsion de son nouveau rédacteur en chef, le journal, galvanisé, rebondit et se fortifie dans l'opposition. Il y a de beaux jours encore

édiles, hobereaux, parvenus, ne valaient pas la peine qu'on se mît en nage pour les fustiger.

Tillier s'est rendu la place intenable. On lui passerait la fêrule du maître d'école, on ne lui passe pas celle du redresseur de torts. Il pourrait brutaliser à son aise les petits ; il ne s'en prend pas impunément aux grands. Depuis cinq ou six ans, il végète à Clamecy ; un à un ses élèves l'ont quitté, les fils de bourgeois, d'abord, les fils des commerçants ensuite, les fils du peuple les derniers, parce que le sort des pauvres, en province surtout, dépend des riches qui les emploient. Les belles dames de la ville n'ont-elles pas, un jour, jeté l'interdit sur l'école en y plantant le drapeau noir ?

Heureuse inspiration, au demeurant. Ce drapeau de la misère et de la faim, Tillier eut pu le déployer lui-même : c'était le sien.

Obligé de céder son école, Tillier n'a plus devant lui que des bouches à nourrir et qui murmurent : Donnons notre pain quotidien, père...

C'est alors que paraissent ses *Lettres au système électoral sur la réforme*. Elles le signalent à l'attention d'un autre pamphlétaire, haut placé, Cormenin.

L'heure est décisive. Tillier à quarante ans. Seul, peut-être n'hésiterait-il pas à précipiter vers Paris une ambition de plus. Mais, encore une fois, il a charge de famille. Il ne se reconnaît pas le droit de lâcher la pâture pour l'ombre, et la pâture, c'est, à Nevers, une collaboration prépondérante au journal *l'Association*, qui insère, depuis quelques temps, ses articles.

Départ pour Nevers. Sous l'impulsion de son nouveau rédacteur en chef, le journal, galvanisé, rebondit et se fortifie dans l'opposition. Il y a de beaux jours encore

pour les défenseurs de la souveraineté du peuple et pour les républicains comme Tillier qu'aucun parti n'embrigade. Les années qui lui restent à vivre sont comptées ; on dirait qu'il se hâte de donner sa mesure avant de disparaître.

Le département de la Nièvre, qui devait, dix ans plus tard, se faire noter pour sa vigoureuse résistance au Coup d'État, est entré déjà en effervescence. Qui se ressemble s'assemble. Au café de la Barre, la pipe à la bouche, devant une chope, Tillier rencontre deux hommes, deux instituteurs comme lui, avec lesquels il peut échanger des idées et élaborer des réformes.

Ce sont Antony Duvivier, instituteur communal à l'École de la Barre, et Pierre Malardier, instituteur primaire à Dun-les-Places et futur représentant du peuple à l'assemblée législative. ⁽¹⁾

Avec Duvivier surtout ⁽²⁾, la question de l'enseignement ne tarit jamais. Ne sont-ils pas qualifiés, l'un et l'autre, pour déplorer l'insuffisance de l'instruction primaire et la contrainte exercée par le curé, le maire, l'inspecteur et les Comités de Canton et d'arrondissement, sur de malheureux maîtres dérisoirement rétribués ?

Tillier préconise une éducation nationale affranchie du prêtre et de l'universitaire et se déclare hostile à une liberté d'enseignement embusquée « dans ces petits cloîtres dont les murailles sont si élevées, que le gouvernement ne peut voir par dessus. »

⁽¹⁾ Auteur de brochures socialistes : *L'Évangile et la République*, *Le Guide du peuple dans les élections*, etc.

⁽²⁾ Auteur d'un *Projet de loi sur l'organisation de l'instruction primaire* 1848.

Un autre chef d'instruction nivernais et républicain, Pittié, père du général que Grévy mit à la tête de sa maison militaire, se joint quelquefois aux réformateurs; et c'est encore une bonne fortune pour eux que la visite de Jules Miot, pharmacien à Moulins-Engilbert, à la popularité de qui contribue largement un des plus alertes pamphlets de Tillier.

Miot sera bientôt envoyé, lui aussi, à l'assemblée législative, par le département de la Nièvre...⁽¹⁾

Et ces élections prochaines m'induisent à prolonger l'existence de Tillier par une ligne idéale.

Quarante-huit a lui comme un phare, qu'éteindront eux-mêmes ses gardiens, pour la plupart traîtres au peuple qu'ils ont mission de guider.

J'aime à m'imaginer que Tillier suit à Paris, si même il ne les y précède, Malardier, Miot, Gambon... Il est de la petite phalange d'instituteurs socialistes qui se réunissent chez l'ardente Pauline Roland. Il y a là, entre autres, Jeanne Deroin, les époux Bizet, père et mère de l'auteur de *Carmen*, Louis Ménard, le philosophe, le D^r Guépin, de Nantes, Jules Leroux, le frère de Pierre, Pecqueur, le communiste, Lefrançais, Jules Viard, Pierre Dupont et sa femme...

Je suppose encore, sans témérité, que Tillier adhère avec Malardier au programme d'éducation rédigé par l'Association des instituteurs socialistes, est persécuté avec elle et se souvient qu'il est pamphlétaire, pour la défendre. Son nom est connu et ses satires l'ont entraîné aux escarmouches de la brochure, du placard

(1) Né en 1810, mort en 1883. Fut membre de la Commune en 1871, et se réfugia en Suisse jusqu'à l'amnistie.

et de la lettre ouverte, dont les publicistes de 48 harcèlent l'ennemi.

Arrive le Coup d'État. Ou bien, alors, Tillier désigné aux poursuites, surveillé, traqué, réussit à passer la frontière avec Gambon, Félix Pyat et tant d'autres ; ou bien, transporté en Algérie, comme Jules Miot et Pauline Roland, il a le destin de celle-ci, qui succombe à la peine.

Toutes les hypothèses peuvent s'envisager hormis une : la soumission à l'Empire.

Mais une affection de poitrine contractée sans doute en Espagne, sous le harnais militaire, n'a point accordé à Tillier de sursis.

Ruinée par le cautionnement et l'amende, *l'Association* lui fait de ses derniers numéros un suaire. Il est, d'ailleurs, à bout de forces, et cette lassitude il l'a exprimée en une admirable page, un chant du cygne, que je dois recueillir.

« En ce moment je suis là, accoudé sur la fenêtre de mon atelier, contemplant cette belle vallée de la Nièvre qui s'emplit d'ombre et ressemble, avec sa forêt de peupliers, à un champ garni de gigantesques épis verts ; le soleil se couche derrière moi ; ses derniers rayons allument, comme un brasier, les ardoises du moulin ; ils illuminent la cime vacillante des peupliers et bordent de franges roses les petits nuages qui passent à l'horizon. Dans le lointain, les pâles fumées de Pont-Saint-Ours ondoient et s'en vont, emportées par le vent, comme une procession de blancs fantômes qui défile. La Nièvre, cette laborieuse naïade que les tanneurs forcent du matin au soir à laver leurs peaux, a fini sa journée ; elle se promène libre et tranquille entre ses roseaux et clapote doucement sous les racines des saules. A cette heure si belle et si douce, je sens à ma vieille lyre de poète une corde qui se réveille ; j'aimerais à décrire ces riants tableaux, et peut-être du fond de cette encre immonde, amènerais-je quelque paillette d'or au bec de ma plume ; mais hélas ! quand je voudrais peindre et chanter, il faut que j'écrive, que je martèle des phrases

agressives contre mes adversaires. Ce faisceau de flèches ébauchées qui est là sur ma table, il faut que je le garnisse de pointes. Quand mon âme s'emplit comme ce vallon de paix et de silence, il faut que j'y tienne la colère éveillée; quand je voudrais pleurer peut-être, il faut que je rie.

» Derrière cette verdure étrangère et cette traînée bleuâtre de collines que je ne connais pas, sont les premiers arbres qui m'ont abrité, les premières collines que j'ai foulées; c'est de ce côté que s'envolent mes pensées, semblables à des pigeons qui, lâchés d'une terre lointaine, s'enfuient à tire-d'aile vers le colombier natal. C'est là que sont ma mère, mon frère, mes amis, tous ceux que j'aime et dont je suis aimé. Quelle destinée m'a donc éloigné de ces lieux? Pourquoi ne suis-je point là avec ma femme et mes enfants? Pourquoi ma vie ne s'y écoule-t-elle pas doucement et sans bruit, comme l'eau claire d'un ruisseau? Hélas! ce même soleil qui s'est levé sur mon berceau, il ne se couchera point sur ma tombe! Maudits soient ces imprudents persécuteurs qui m'ont appris que j'avais une arme redoutable, en me forçant à me défendre. Loup féroce, c'est pourtant en léchant leur sang, que cet appétit du sang m'est venu! Et que m'importe à moi que ce journal prêche et que cet évêque fasse le journaliste! Cruel pamphlet, laisse-moi un instant avec mes rêves. Ces oiseaux aux plumes blanches et roses, tu les effarouches des éclats stridents de ta plaisanterie. Laisse-moi passer et repasser la main sur leurs ailes, peut-être hélas! ne reviendront-ils plus de sitôt; et d'ailleurs, ces messieurs sont-ils si pressés qu'on les fustige?

» O mes amis, que faites-vous en ce moment? Tandis que je suis là pensant à vous et entouré de vos chères images, vous entretenez-vous de moi sous vos tonnelles? Voici l'heure où ma mère se repose à l'ombre de son petit jardin; je suis bien sûr qu'elle rêve de moi en arrosant ses fleurs; peut-être dit-elle mon nom à sa petite fille. O ma mère! si je vous écris moins souvent, c'est ce dur métier de phamphlétaire qui en est la cause; mais soyez tranquille, je n'attendrai pas pour vous revoir que l'hiver ait mis entre nous ses neiges. Quand ce ciel commencera à blanchir, que ces arbres se teindront de jaune, qu'un plus pâle sourire sera venu aux lèvres de l'automne, j'irai m'asseoir à votre foyer et rajeunir ma poitrine à cet air que vous respirez. Ces beaux chemins où j'ai tant rêvé, tant fait de vers, perdus comme le chant des oiseaux dans l'espace, je veux me promener encore entre leurs grandes haies pleines déjà de pourpre et d'or, et toutes brodées de clochettes blanches, et ce sera pour la dernière fois peut-être.

» Je veux encore écouter les flots amis de ma rivière de Beau-

vron, et les écouter longtemps. L'eau qui mord par le pied mon vieux saule de la petite Vaune, l'a-t-elle renversé ? a-t-il encore à ses racines beaucoup de mousse et de petites fleurs bleues ? Je veux encore passer une heure sous son ombre, contemplant tantôt ces noirs rubans d'hirondelles qui flottent dans les cieux, tantôt ces longues traînées de feuilles jaunes qui s'en vont tristement au courant de l'eau comme un convoi qui passe, et tantôt aussi ces pâles veilleuses, tant redoutées des jeunes filles, et qui sortent de terre semblables à la flamme de la lampe qu'il faudra bientôt allumer. Ces images de deuil plaisent à mon âme ; elles la remplissent d'une tristesse douce et presque souriante. Je me représente l'année comme une femme phthisique qui, sortant d'une fête, dépouille lentement et une à une les parures dont elle était revêtue, et pour se coucher dans son cercueil. Mais, adieu ma mère ; adieu mon vieux Clamecy ; on m'appelle ; je me suis fait l'exécuteur des colères de la société, et il faut que ma tâche s'accomplisse. »

Tillier dit bien : où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broûte. Du moins, donnera-t-elle encore quelques coups de corne autour du piquet. Mais, sa dernière série de pamphlets, il ne l'achève même pas et meurt, sur le pré, à 43 ans, le 18 octobre 1844.

Voilà l'homme, un bourru caustique et sensible, jouant son personnage dans le prologue d'une révolution, qu'il ne verra pas.

Le métier des armes ne l'a point assoupli. Cet ancien soldat exhale l'indiscipline. Il pourrait faire sienne la parole de Chateaubriand, qu'il admire littérairement : Je sens en moi l'impossibilité d'obéir !

Et c'est encore le rebelle qu'érigera Baudelaire, le rebelle que son *bon* ange prend aux cheveux en disant : « Tu connaîtras la règle ! » et qui répond obstinément : « Je ne veux pas ! »

Attribuer les vicissitudes de Tillier à son esprit d'indépendance et d'indocilité est donc chose permise.

Indocile, aussi bien, il le fut au collègue ; il le fut dans

ses fonctions d'instituteur; il le fut à la caserne; il le fut dans le journalisme; il le fut en politique. Phénomène plus rare, il concevait la réciprocité.

« J'aime, a-t-il écrit, cette logique aventureuse qui s'attaque aux choses accréditées, cette indépendance quelque peu révolutionnaire de pensée qui n'admet point l'infailibilité des maîtres. *Le maître l'a dit* est la plus sottise parole qui puisse sortir de la bouche d'un homme. Allez! celui qui ne sait que ce qu'on lui a appris, est un pauvre hère! »

Rédacteur en chef d'un organe d'opposition, il préfère transformer celui-ci en journal littéraire, c'est-à-dire signer son arrêt de mort, plutôt que de baisser le ton.

Pamphlétaire, on l'a comparé à Paul-Louis Courier. C'est que l'on n'y regarde pas de près. L'auteur d'une étude sur Tillier, M. Edouard Achard (1), observe avec raison : « Paul-Louis est tiers-état, Tillier peuple. »

En maints endroits de ses factums, Tillier le répète : « Nous autres, les Tillier, nous sommes de ce bois dur et noueux dont sont faits les pauvres. Mes deux grands-pères étaient pauvres, mon père était pauvre, moi, je suis pauvre : il ne faut pas que mes enfants dérogent.

» Mes parents ne m'ont rien donné, à moi, et je leur en suis reconnaissant; s'ils m'avaient donné beaucoup, je n'oserais peut-être pas mettre leur nom au bas de mes pamphlets.

» Pouvoir se dire : « L'opresseur me craint et l'opprimé espère en moi, » voilà la plus belle des richesses, la richesse pour laquelle je donnerais toutes les autres!

(1) *Nouvelle revue internationale*, 1^{er} septembre 1896.

» Je suis né faible et souffreteux dans le camp des pauvres. Et aussitôt que mon cerveau a pu produire quelques pensées, aussitôt que ma plume a su écrire quelques lignes, j'ai protesté contre la domination triviale du riche.

» C'est la cause du peuple que je défends. »

Il y a entre l'homme qui écrit cela et le bourgeois de la Chavonnière, la même différence qu'entre la chemise de batiste que portait celui-ci et la chemise de toile bise que portait l'autre.

C'est sans doute un louable morceau littéraire que *Le pamphlet des pamphlets*; mais les variations de Tillier sur ce thème ont la vigueur d'une eau-forte, au lieu de la finesse des crayons de Courier.

Si profond, d'ailleurs, que soit chez Tillier le sentiment démocratique, il ne lui enlève rien de sa clairvoyance. Il entend « être juste envers tous, contre tous. » Il ne dispute pas aux tribuns l'encensoir. « Nous ne voulons pas plus du despotisme en blouse, dit-il, que du despotisme en manteau royal. Nous voulons le peuple grand, libre et heureux; nous ne le voulons pas tyran. »

A ses débuts dans le journalisme, en 1831, il s'est tracé cette ligne de conduite dont il ne déviara pas :

« L'âme d'un citoyen doit être grande et propre, et il ne suffit plus, pour être honnête homme, de ces petites vertus qui s'exercent au coin du feu; la vertu de ce siècle, ce doit être le désintéressement, le dévouement à tout ce qui est généreux; c'est la puissance d'être soi-même, de rouler dans son propre tourbillon et de ne pas se laisser entraîner par celui des grosses planètes. »

C'est bien, décidément, en connaissance de cause que

M. Marius Gérin a vu en Tillier un républicain des temps héroïques, — des temps passés...

Etant donné ce que vous savez maintenant de l'homme, du pamphlétaire, s'il prend un jour fantaisie à cet homme de faire œuvre d'imagination, d'écrire un roman philosophique, vous n'en aurez, croyez-vous, nulle surprise à attendre.

Si l'on ajoute que *Mon oncle Benjamin* fut publié en feuilleton, pour la première fois en 1842, dans l'*Association* (1), vous serez confirmés par ce détail dans vos préventions et disposés à détourner les yeux d'un crachoir de phtisique, de polémiste aigri et de discoureur d'estaminet.

Vous aurez tort. Ouvrez le livre, il respire la santé, la joie de vivre et le bon sens. Et votre étonnement ne sera pas médiocre, de constater que ce livre adopté par l'étranger, tel un pitoyable champi, est un enfant trouvé dans les vignes du Morvan et déraciné lui-même, comme la souche latine la moins désignée pour être transplantée au-delà du Rhin.

Lorsqu'il écrivit, à bâtons rompus, *Mon oncle Benjamin*, Tillier avait quarante ans. Il était dans la plénitude de son talent.

Il connaissait toutes les ressources de la langue et savait enchâsser l'idée dans une métaphore originale et suivie. Il s'était forgé lui-même l'outil indispensable pour briller dans sa profession : le style. Successivement apprenti-poète, ouvrier-publiciste, il ne lui restait plus, pour parvenir à la maîtrise, qu'à exécuter son chef-d'œuvre. Il le fit. Il le fit dans un bel élan vers

(1) En volume l'année suivante seulement, in-8, W. Coquebert, Paris.

cette Terre promise qu'un rideau de brumes lui cachait encore.

Et c'est justement la situation dans laquelle il a placé son héros, à la date de 1780.

L'oncle Benjamin, coq gaulois, chante, en effet, lui aussi, au crépuscule d'une révolution qu'il ne verra pas se lever. Réclamé, à la fois, par ses malades et par ses amis, comme l'Esculape et le bon vivant le plus capable de trouver un remède contre les souffrances des uns et contre l'ennui des autres, Benjamin Rathery n'a certainement pas lu l'Encyclopédie ni *Jacques le Fataliste* ; la profession de foi du vicaire savoyard ni *Le Contrat social* ; le Dictionnaire philosophique ni *Candide* ; mais il parle comme s'il les avait lus, il les sent dans l'air, il subit l'influence d'un temps orageux.

La plupart de ses critiques sociales, Tillier n'a que la peine de les transposer pour les attribuer à son oncle. Le seigneur et le bailli de l'ancien régime, ce sont, à peu de chose près, le député-roi et le juge de paix de l'ordre nouveau. Les noms ont changé, mais l'esprit reste le même, si bien qu'il est indifférent, au fond, que Benjamin, renversant les rôles, procède de son neveu. A cet égard, Tillier peut dire ce que Vigny disait de ses aïeux :

C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre ;
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

L'oncle Benjamin est plutôt un réfractaire qu'un révolté de grande envergure. Contrairement au proverbe, il peut mâcher amer et cracher doux. Il ne porte pas l'épée pour s'en servir. Il veut être le plus fort simplement en mettant les rieurs de son côté. Quand il a

le dessous il feint de se rendre, et le seigneur lui fait alors embrasser tout ce que les bienséances ordonnent de couvrir. Mais Benjamin n'a point de cesse ensuite qu'il n'ait infligé la peine du talion à son vainqueur ; et quelles rasades il se verse, quand sa revanche est prise !

Tillier a cru devoir donner l'explication d'une bonne humeur inattendue sous les dehors broussailleux qu'il nous a montrés.

« La gaîté du pauvre est une espèce d'orgueil, » dit-il. Et ses personnages, ses types, que le crayon de Daurier ne désavouerait pas, reçoivent ainsi la lumière comme d'un feu intérieur et sacré.

On comprend même que Benjamin et ses compagnons, pour entretenir cette flamme et qu'elle pétille, usent et abusent du jus de sarment. Excès sans inconvenients. Ce n'est point à la température de l'ébriété que l'énergumène éclôt.

Il appartient bien, en vérité, aux alcooliques d'aujourd'hui, de reprocher à Benjamin le vin dont il se chauffe ! La race n'a point dégénéré tant qu'elle fut en pointe de vin ; elle conserva les mêmes qualités qu'au temps de Rabelais. Benjamin n'a pas lu Voltaire, Rousseau, Diderot ; mais il a lu La Fontaine et il fait sa devise des vers du bonhomme :

Mon oracle est Bacchus quand j'ai quelques soucis.

Et ma sibylle est la bouteille.

Un ivrogne, lui ? Allons donc ! Ce n'est jamais après boire qu'il verra rouge ; ce serait plutôt à jeun. Autrement, quel sens auraient, dans sa bouche, les revendications de la classe opprimée ?

Il ne s'en cache pas, d'ailleurs : la soif est pour lui

un état normal, et il n'a guère que deux besoins, le boire et le manger. Mais cet exemple épicurien, trait de mœurs disparues, est-ce qu'il vous offusque chez l'Ami Fritz et chez les vertueux émules que lui donnent Erckmann-Chatrian dans leur œuvre admirable ? Eux aussi enseignent, cependant, que l'esprit, la cordialité, la tolérance, l'aide mutuelle, sont dans la bouteille et les repas plantureux. Le conteur nivernais et les conteurs alsaciens sont d'accord pour conseiller le retour au vin, comme d'autres conseillent maintenant le retour à la terre. Et c'est peut-être la même chose, la race empruntant son caractère distinctif tout ensemble du sol et de ce qu'il produit.

En réalité, vous n'admettez plus, à présent, que la raison soit au fond du verre, parce que votre verre ne contient que trois-six, purée verte et apéritifs vénénéux, au lieu du jus loyal des anciennes vignes de France, fait pour délier la langue et non pour l'empâter.

Et puis, avouez-le donc : cette vérité dite rondement, la fourchette à la main et les coudes sur la table, vous la jugez plus dangereuse que les discours soporifiques des barbes sentencieuses et des docteurs moroses. Comment se méfierait-on de l'oncle Benjamin, esprit lucide et robuste estomac ? Il persuade en riant ; il dit au lecteur : « A votre santé ? » Et le lecteur ne s'aperçoit pas ou s'aperçoit longtemps après, que c'est à sa santé intellectuelle et morale que l'auteur a bu. Celui-ci recrute ainsi des compagnons qu'il invite, entre deux lampées, à donner leur coup de pioche dans les institutions chancelantes, les abus, les préjugés, les erreurs, tantôt élargissant la brèche et tantôt poussant à la roue du tombereau qui charroie les gravats.

Il en a charroyé pas mal depuis deux fois soixante ans, de 1780 à 1840 et de 1840 à nos jours. Aussi quelques dissertations de Benjamin, précurseur de Jérôme Coignard ou de M. Bergeret, semblent-elles enfoncer des portes ouvertes. Mais l'étaient-elles lorsque Tillier donnait son coup d'épaule... et qui peut répondre que ce coup d'épaule est maintenant superflu contre des portes de chêne ou de fer, qui résistent encore ?

Reconnaissons, d'autre part, que Tillier dans ses romans : *Mon oncle Benjamin* et *Belle Plante et Cornélius*⁽¹⁾, aussi bien que dans ses Pamphlets, ne dépouille pas entièrement le vieil homme. Il croit au suffrage universel. Il appelle l'Évangile « la grande Charte du monde et la première déclaration des Droits de l'homme ». Il dit que le Christianisme, loin d'avoir fait son temps, le commence à peine. Il a une conception du patriotisme qui lui rend amère la défaite de Waterloo... Il avale, enfin, quelques-unes de ces arêtes qui restèrent dans le gosier des naïfs réformateurs de 48 et les étranglèrent.

C'est aux suites d'un accident du même genre que paraissait devoir succomber Claude Tillier. En aucunes circonstances, les hommes comme celui-là ne meurent d'indigestion.

Paris, Octobre 1905.

Lucien DESCAVES

(1) Autre roman de Tillier, inférieur à *Mon oncle Benjamin*, mais où se trouvent encore, néanmoins, des pages savoureuses. N'a pas été réimprimé.